

longtemps pressenti, avait éclaté. Un soir, Georges, attendu par sa sœur avec espoir, par son père avec une sombre impatience, n'était pas revenu... Une lettre fut remise au vieux magistrat... elle était de la main de son fils. Il disait qu'ayant des droits que l'âge lui accordait, il quittait la maison paternelle, qu'il abandonnait la carrière qu'on lui avait imposée, et qu'il voulait tenter la fortune dans la voie où son inclination l'appelait. Il sollicitait brièvement le pardon de son père et l'amitié de Ludovise. Cette lettre jetée dans la maison une morne tristesse ; mais lorsque peu de jours après, un procureur vint, au nom de Georges de Tillegem, réclamer sa part de l'héritage maternel, lorsqu'on apprit que le fils rebelle usant d'une liberté si chèrement achetée, venait d'épouser une jeune fille de la condition la plus obscure... A ces nouvelles marques d'ingratitude et de désobéissance, la colère du père, longtemps concentrée, éclata, funeste et terrible. Malgré les supplications de sa fille, prosternée devant lui, il prononça à haute voix une malédiction solennelle, dévouant le fils insoumis à la vengeance divine, et souhaitant que les passions, cause de sa chute, devinssent aussi la cause de sa constante infortune. Ludovise n'en entendit pas davantage : elle tomba aux pieds de ce père dont elle était désormais l'unique enfant.

LE FILS MAUDIT.

A dater de ce jour, le souvenir de Georges fut effacé des entretiens de famille. Son nom fut rayé de l'arbre généalogique des Tillegem ; son portrait, ôté de la galerie, fut relégué dans un obscur garde-meuble ; son appartement fut fermé, et défense fut faite aux domestiques de prononcer son nom. Il semblait que sa faute eût anéanti jusqu'au souvenir de son existence ; on ne parlait non plus de lui, dans cette maison dont il avait fait longtemps l'orgueil, que s'il n'eût jamais existé, ou que si, mort depuis longtemps, il eût vu tomber sur sa mémoire tous les voiles glacés de l'oubli. Mais pourtant, semblable à ce spectre assis au banquet de Macheth, son image se dressait sans cesse entre de père et la fille : chez l'un, elle excitait un amer et profond ressentiment ; chez l'autre, une pitié sans bornes. Mais que pouvaient la pitié, le fraternel amour de la pauvre jeune fille contre l'indignation d'un père si cruellement offensé ? Ce n'était qu'à Dieu seul, ce père indulgent aux fautes des hommes, qu'elle contait ses secrètes douleurs. Pour elle, devenue l'unique objet de l'amour du noble magistrat, elle se voyait comblée de tous les biens qui contentaient les désirs sans rassasier le cœur. Cette jeune fille, solitaire et modeste, qui vivait loin du monde et de ses fêtes, était accablée de tous ces riens précieux que la vanité envie ; mais ces bijoux dormaient au fond d'une armoire d'ébène, et l'or de sa bourse ruisselait, intarissable, aux mains des malheureux. Parfois, en contemplant ces vaines richesses que son père lui prodiguait, elle disait : « Georges peut-être en a besoin ! » Mais elle ignorait le sort de ce frère bien-aimé, dont nul ne lui parlait et qui n'avait jamais donné de ces nouvelles ; et ce n'était pas la moindre des peines de ce cœur qui ne battait que pour les purs et douces affections de la famille.

Une après-dînée d'automne, Ludovise était assise auprès d'une des fenêtres basses de l'hôtel, qui ouvrait sur la cour extérieure, et d'un pied agile elle faisait tourner le rouet chargé de fin lin placé devant elle. Vêtue de noir, belle d'une beauté calme et

simple, et placée dans l'embrasure de cette fenêtre, dont le gothique arceau, chargé d'une vigne, lui formait une espèce de cadre, cette jeune fille semblait le modèle d'une des plus suaves créations de Mifris. Tout son être respirait la modestie et la candeur, la piété naïve et les vertus domestiques ; c'était un tableau aimable et touchant... peut-être sa vue tira-t-elle un soupir du sein d'un jeune homme, entrée furtivement dans la cour. Ce soupir fit lever les yeux à Ludovise, et le fil échappa de ses mains.

« O ciel ! dit-elle, est-ce bien toi ? Georges ? mon frère ! — C'est moi, dit-il, ma sœur ! » Et leurs mains s'étreignirent.

« Entre, dit-elle à voix basse ; mon père... notre père est absent ; il est au conseil, à Bruxelles. Entre je t'en supplie. — Non, répondit Georges avec une orgueilleuse tristesse, je ne franchirai plus ce seuil... Ne suis-je pas le fils banni, maudit ? »

Il s'appuya sur le bord de la fenêtre, et quelques larmes amères et brûlantes tombèrent sur la pierre ; mais se remettant aussitôt, il secoua son front pâle et ses longs cheveux déjà éclaircis, et reprit : « J'ai voulu te voir, ma bonne sœur, avant de partir pour un voyage qui sera long. Je m'embarque demain pour les Indes ; ma femme et mes enfants iront à Trèves, auprès de quelques vieux parents, et moi j'irai chercher fortune... Tu vois que j'en ai besoin. »

Il jeta un regard sur ces vêtements usés, et rit d'un air plus triste que les larmes.

— O mon frère ! s'écria Ludovise avec douleur, ne puis-je rien pour toi ?... Ah ! si notre père daignait se laisser fléchir ! — Je l'ai offensé ; il use de son droit... Je ne m'en plains pas.

Ludovise sortit un instant, puis elle revint, tenant dans ses mains un lourd coffret. Elle l'ouvrit : il renfermait des bijoux de prix ; une montre lourde et épaisse, entourée de perles, un collier de brillants une croix de rubis ; plusieurs bagues très riches.

— Mon frère, dit-elle, ceci m'appartient, j'en puis disposer... puisse ce faible secours devenir une base solide pour ta fortune à venir.

Le jeune homme repoussa les bijoux.

— J'ai eu beaucoup de torts, dit-il, mais je n'aurai pas celui-ci... Garde, ma sœur, ce que tu tiens de ton père. Pour moi, j'ai conservé une faible somme de la succession de notre mère ; elle me suffira.

Ludovise voulut insister : ce fut en vain.

Son frère, après avoir jeté un long regard sur la maison de ses ancêtres, serra la main de la jeune fille, et dit : — Adieu, ma sœur ! Sois heureuse.

— Georges, hélas ; seras-tu heureux ? — J'aurai le bonheur que j'ai cherché.

— Seras-tu heureux ? il ne répondit pas, et baisa vers la terre un regard morne.

— Adieu, répéta-t-il.

— Mon frère bien aimé, adieu, et du courage.

Il sortit : il avait semé le vent, il moissonnait la tempête.

LA DEMANDE EN MARIAGE.

La vie reprit son cours accoutumé : mais Ludovise était plus triste et plus inquiète, alors que le vent soulevait les vagues de l'Escaut et que la tempête agitaït jusque dans le port les mâts des navires. Elle pensait à Georges, Georges exposé aux périls de la mer ! Une fois, pendant un de ces soirs d'ora-